

Les paysages dans les tableaux d'Arthur Aillaud se trouvent à la lisière et montrent l'endroit flou de la contiguité. Qu'il s'agisse d'une parcelle plantée d'arbres ou d'une forêt, toujours quelque chose est là, plus ou moins caché, pour signaler que ce territoire est un intervalle hanté par la proximité.

Inextricable par définition, lieu de la perte et de l'ornièrre, la forêt est une pelote où l'œil cherche, parcourt, s'égarer, approche et recule afin de trouver dans la couleur un espace, un signe pour s'orienter. Comme le promeneur, celui qui regarde la toile de près, est perdu : « D'abord c'est un torchis, une tache brouillée » (Valery). Les choses éclatent, divaguent et révèle l'économie de cette peinture ; rien d'accoutumé pour l'œil qui ne reconnaît pas encore dans les selves de la tache, de la goutte, de la flaque, l'arbre qu'elles sont et qui, avec le recul, apparaîtra. Car ici, les coulures accidentelles disent l'écorce fissurée d'un pin mieux que toute Belle Technique.

Avec de la distance, la réalité concrète de la matière picturale rejoint le sujet. L'entre-deux s'organise. Foisonnante et solidaire, la forêt s'agence. Reposées, les choses s'installent entre elles, et nos yeux à ras de terre (de feuilles, boue, bitume) s'accomodent et interrogent comme on le ferait d'un ciel (mais le ciel, dans les tableaux d'Arthur Aillaud, reste fidèle à lui-même et ne signifie pas.) Alors on s'y retrouve, et, à l'ombre des verticales, on y voit un chemin. Parfois pas. Nous sommes aux aguets dans un paysage entre-clos, où quelque chose, pas loin, se dérobe et se fait sentir. Une présence embusquée ? Une contre-allée ? Un autre paysage ?

Mais où sommes-nous ? En pleine forêt ? Pas si sûr. Au fond, dessous, là, cette tache (cette réserve), cette ombre, (ce trait), une route ? Ces rayures, quelqu'un ? une cabane ? Ni campagne ni ville. A la frontière.

De même dans les paysages urbains condamnés au morcellement du muret et à l'utopie du lampadaire, toujours un arbre est là, qui contourne et se dresse. Pas de dénonciaion, mais une peinture de l'installation des choses, qui, quoiqu'il arrive, retombent sur leurs pattes dans un nouvel écart, et conservent leur gravité propre, leur irréductibilité face au dispositif, dans un élan du paysagé vers le paysage, bercail silencieux de la résistance. Terrains entrebâillés sans palissades, maison en chantier et chantier de maison profilant le vide, baraque derrière la jalousie concave des arbres, objet non identifié (local technique ?) embouchant l'ombre : des architectures placides et dépouillées d'habitudes occupent un milieu qui allonge le regard.

Qu'y a t-il à l'orée que je distingue sans voir ? Rien de plus.

C'est l'heure où la serre régurgite sa nacre. Où la cabane prend place à puissance égale dans les arbres. Où la guirlande dispute le ciel mexicain au soleil qui n'en finit pas de tendre ses filets. Rien. Ce qui est caché n'est pas en coulisse, et l'œil qui discerne ne doit pas s'attendre à une apparition tapageuse, l'énigme n'a rien à voir avec la duplicité. Juste l'(inquiétante) impression que ce que nous voyons est déjà rempli, saturé de présence, car nous ressentons ce que l'œil ne voit pas encore. L'immeuble, la piscine, la chaise, sont saisis dans leur propre résidence. Et nous (re) trouvons à l'endroit même de cette rencontre.

Élodie Issartel

Texte écrit à l'occasion de l'exposition Arthur Aillaud à la galerie Vieille du Temple, 2006.